

On n'est jamais assez simple. Souvent, je suis étonné, voire décontenancé, d'être convié à des tribunes pour défendre une chose aussi simple : la croissance infinie dans un monde quasiment limité est impossible. Nous ne nous affranchirons pas des lois de la biophysique, c'est une évidence enfantine. Nous en avons largement parlé lors des derniers ateliers de ce laboratoire aussi je ne vais revenir là-dessus. D'ailleurs, le plus intéressant pas n'est d'expliquer pourquoi la croissance économique est impossible, mais d'observer les multiples stratégies que va déployer la société pour éviter de faire face à réalité.

Je vais donc pour cette intervention intitulée « La décroissance mot-titre » revenir à la base. On n'est jamais simple, ce qui ne veut pas dire simpliste bien sûr. A cette fin, comme nous sommes ici dans un cadre religieux, je vais carrément vous citer le début du *Prologue de l'évangile selon Jean* de Bible :

« Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. »

Nous avons entendu voici un mois du politologue athée Paul Ariès nous dire, à juste titre, qu'il n'avait pas le « **fétichisme des mots** ». Néanmoins je voudrais ici souligner l'importance des mots. Les mots c'est quelques choses de tellement simple, évident, que nous ne nous rappelons plus qu'ils sont constitutifs de la condition humaine, comme nous le rappellent les premiers mots de la Bible.

D'innombrables proverbes et citations nous rappellent l'importance du verbe. Un seul exemple, Winston Churchill affirmait : « **Le pouvoir de contrôler la langue offre de bien meilleurs avantages que de prendre des provinces ou des pays pour les exploiter. Les empires de l'avenir sont les empires de l'esprit.** » Pensons aussi à son compatriote Georges Orwell et son livre 1984. L'écrivain nous décrit une novlangue imposée par un régime totalitaire pour tuer dans l'œuf toute contestation. Quand les mots ne veulent plus rien dire, quand ils sont vidés de leur sens, c'est la possibilité de se civiliser, de s'humaniser, qui s'effondre.

Pour être simple, je dirai qu'il existe deux catégories de mots. Les premiers, ceux qui relèvent de l'objectif et les seconds, qui sont du ceux du subjectif. Ceux de l'objectif ce sont ceux que nous utilisons par exemple pour désigner la chaise sur laquelle je suis assis. C'est une chaise, c'est incontestable. Et puis il y a les mots qui relèvent du subjectif. Ce sont ceux qui désignent des idées, des concepts, des sentiments. Ces mots sont des symboles, c'est à dire qu'ils ne représenteront jamais parfaitement nos idées. Ils tentent de s'en approcher le plus fidèlement possible. Il existera toujours un manque entre ces idées et leur représentation dans le verbe. Ces sons que j'émetts maladroitement ici sont une représentation imparfaite de l'idée que j'essaye de vous transmettre. Tout cela est d'autant plus compliqué que les mots n'ont pas le même sens selon notre culture. Un seul exemple : l'individualisme des philosophes classiques du XVIIIe siècle n'est pas l'individualisme forcené qui triomphe actuellement.

Voilà pourquoi nous disons que l'homme est un animal qui représente. L'homme est un être symbolique. Mais comme une représentation n'est jamais une représentation parfaite, la tentation est grande de la refuser pour chercher la pureté. C'est un désir récurrent que de s'affranchir de ce manque pour arriver à une représentation parfaite de nos idées. Ce désir de pureté et d'objectivisation des idées est bien sûr une impasse. C'est pourquoi je me méfie de toutes les attaques contre cette notion représentation si

consubstantielle de notre humanité, y compris les attaques contre la démocratie représentative.

Les mots représentent nos idées. Le combat sur les mots est donc aussi essentiel que le verbe est consubstantiel de notre condition. Dans ce contexte, il existe des « mots-poison » qui emprisonnent, qui nous enferment dans des schémas de pensées qui peuvent être à la base de nos problèmes, mais il existe des mots qui frayent de nouveaux imaginaires, qui écartent les murs, qui peuvent nous aider à sortir de nos cloisonnements.

Comme nous parlons ici beaucoup d'écologie, je vais prendre comme exemple le mot développement. Je ne vais pas y revenir longuement car nous en avons déjà beaucoup parlé même si, sans cesse, nous sommes confronté à la réflexion selon laquelle il faut dissocier la croissance et le développement. Je citerai donc seulement le banquier François Partant, un objecteur de croissance aujourd'hui disparu, qui ajoutait d'un point de vue chrétien : **« Le terme de développement est (...) considéré en pratique, de façon très générale, et ce depuis sa première décennie onusienne (1950-60), comme synonyme d'une croissance économique associée à la mondialisation des échanges commerciaux, dont l'arme principale est la concurrence, désignée aussi sous le nom de guerre économique. Cette guerre-là, comme toute guerre, fait des morts et des blessés. (...) Il convient ici de rappeler que le développement, croyance occidentale s'il en est, correspond dans sa pratique à la mise en œuvre des deux aspirations que Jésus a le plus clairement condamnées dans son Évangile à savoir la richesse et la puissance. »**

En fait, la duplicité auquel prête le développement est la garante de son succès. C'est ce qui me paraît le plus pervers avec ce mot, c'est qu'il empêche de parler en vérité, alors que c'est l'attitude à laquelle invite l'Évangile. L'ambiguïté du terme développement permet à certains de le comprendre comme dans son sens d'émancipation et à d'autres dans celui croissance économique. Le développement permet donc de glisser sous le tapis les questions qui fâchent et de continuer de plus belle, surtout lorsqu'il est rebaptisé « durable ou soutenable ».

Dans un texte publié l'année, le pape interpellait ainsi les évêques brésiliens : **« Chers frères évêques, pour défendre la vie, nous ne devons pas craindre l'hostilité ou l'impopularité, en refusant tout compromis et toute ambiguïté, qui nous conformeraient à la mentalité de ce monde »**. Pourquoi une telle intransigeance de l'Église en matière de mœurs ou de morale familiale et autant d'ambiguïté en matière économique ? Cela s'explique bien sûr quand on comprend quelles sont les catégories sociales qui possèdent l'institution Église. Ce double discours du développement sert leurs intérêts.

Revenons sur d'autres « mots-poison ». Un autre terme que je crains beaucoup est celui de décroissant. Si je suis pour la décroissance, c'est parce que je souhaite voir l'homme et la société rétablir dans leur dignité, c'est-à-dire leur pluridimensionnalité. La condition de la décroissance économique des pays riches est une croissance en humanité. Voilà pourquoi j'insiste pour nous désigner comme objecteurs de croissance et non pas comme décroissants. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si nos détracteurs nous appellent ainsi : les décroissants. Accepter leur terminologie ce serait perdre sur les mots et accepter la défaite avant que d'avoir engagé nos idées.

Un autre exemple caractéristique de ces mots-poison est le terme de « consom'acteur ». C'est l'exemple type de fausse dissidence produite par le système lui-même. Plutôt que de nous inviter à être des citoyens, des êtres humains accomplis, le productivisme nous enferme dans une pseudo contestation restreinte au champ économique. Bref, nous demeurons dans ce cadre toujours de simples agents économiques ; vous avez le choix,

mais en entre Coca-Cola et Pepsi-Cola, voire entre le café Carte Noire ou le café Max Havelaar, certes, mais vous devez consommer. La carte de crédit n'est pas un bulletin de vote. Les choix de consommation, s'ils sont importants, ne remplaceront jamais le choix de vie et plus encore les choix de société.

Alors pourquoi je crois à la décroissance comme un mot ayant la capacité de « frayer un nouvel imaginaire » ? En préalable je voudrais dire que je vais citer un certains nombres de noms de personnalités. Mon objectif n'est pas de conduire des critiques contre des personnes pour me défouler ; les individus ne m'intéressent pas ici comme personnes. Ils m'intéressent comme incarnations des perspectives idéologiques qu'ils diffusent dans la société. Ceux que la décroissance dérangent comme Daniel Cohn-Bendit utilisent invariablement un jeu rhétorique pour éviter les questions qu'elle soulève. Les adeptes du capitalisme vert retoquent invariablement aux objecteurs de croissance qu'ils sont pour la décroissance, oui, mais une décroissance quantitative dans certains secteurs qui doit être contrebalancé par une croissance quantitative dans d'autres domaines. Bien entendu, et ils le savent bien, la décroissance ce n'est pas cela. La décroissance c'est un mot-titre. Ce terme qui désigne un projet de philosophie politique s'opposant au productivisme et proposant des alternatives. De la même manière l'antiproduktivisme, qui est autre mot pour décroissance, ce n'est pas arrêter de produire, ce qui serait bien évidemment stupide, c'est un projet politique. Il se définit notamment par la volonté de produire moins mais mieux.

Pour parler de communication, une image que j'aime bien est celle du livre. On ne dit pas tout dans un titre, mais l'objectif est d'éveiller l'intérêt du lecteur pour l'emmener dans le texte. Bien sûr, il ne faut pas confondre communication et ce qui est appelé aujourd'hui publicité. La communication au sens noble du terme a pour objectif d'interpeller pour emmener vers un discours étayé, un discours de la raison. Un titre c'est forcément simplificateur, réducteur, voir binaire comme le mot décroissance. Mais l'objectif est de faire acte de communication pour ensuite amener à un discours qui lui ne pourra se satisfaire de simplisme. La pub, et plus généralement la propagande, qu'elle soit commerciale ou politique, cherche au contraire à enfermer dans le titre, l'image, l'affect, le slogan. Elle veut générer des conduites-réflexes. La pub en effet ne redoute rien de plus que le discours de la raison, de l'intelligence. Un publicitaire célèbre new-yorkais enseignait la pub en disant (je cite) « **Keep them simple and stupid** » c'est-à-dire « gardez les ignorants et stupides ». Pour en faire de bons consommateurs bien sûr.

Partie avec des figurines.

Martin Luther King affirmait : « **Le grand obstacle à notre mouvement vient des "réalistes" qui vénèrent plus l'ordre que la justice et qui préfèrent une paix négative, caractérisée par l'absence de tension, à une paix positive, caractérisée par la mise au jour des conflits. Encore faut-il bien préciser que nous, qui produisons les actions directes, ne sommes pas ceux qui produisons les tensions. Nous nous contentons de les dévoiler. Nous les faisons apparaître au grand jour pour qu'on puisse les reconnaître et les traiter.** »

Cette idée d'exposition des tensions est centrale philosophiquement, politiquement et dans ce cadre spirituellement.

Pour être à nouveau très simple je schématiserai le chemin vers l'âge adulte passe par trois grandes phases symboliques. La première est l'âge du « Papa et maman sont des Dieux ». Ou au moins des demi Dieux. La deuxième est la phase de l'adolescent symbolique et de son non absolu. C'est « Papa et maman sont des cons ». Papa et maman

sont réduits à la somme de leurs défauts. C'est pénible mais c'est déjà un progrès par rapport à la première étape. C'est la révolte pathologique de l'adolescent symbolique qui cherche des exutoires à son mal-être.

Enfin, vient l'âge adulte ou, théoriquement, on devient capable de dire à la fois oui et non, c'est-à-dire de faire preuve de discernement. C'est pour cela que le philosophe Alain disait que (je cite) : « **Penser, c'est dire non** ». Non pas bien évidemment pour rester figé dans le non de l'adolescent symbolique mais pour ouvrir sur l'état de nature. Un état que l'on pourrait définir comme une acceptation sans contrainte de la réalité. La liberté c'est dire non à la « loi de la jungle ». Un des pères de la décroissance que j'aime beaucoup, Bernard Charbonneau, parle de cette tension permanente entre la liberté et la nature. La liberté oblige à dire non à la nature pour ne pas être soumis à sa loi. Je vous donne un seul exemple : l'égalité entre les hommes n'existe pas dans la nature. C'est en disant non à la nature que nous nous donnons la possibilité de tendre vers l'égalité. Le négatif ouvre donc à l'inconnu, à l'inconnaissable. Il expose les tensions. Il oblige à exercer sa liberté de conscience, et c'est en ce sens que le béni-oui-ouisme est anti spirituel. La spiritualité commence avec la sensation de l'altérité du monde.

Le béni-oui-ouisme c'est être figé dans cette enfance symbolique où l'on est incapable de dire non. Politiquement cela se traduit par ne savoir que dire oui au camarade Staline, c'est le stalinisme. Dans le cadre religieux il faut toujours dire oui au Pape et toute critique à son égard est vécue comme une offense. Je suis souvent frappé par ces catholiques qui ne cessent de mettre en garde contre le stalinisme et reproduisent exactement le même schéma dans le cadre religieux. Cette attitude existe dans le cadre capitaliste bien sûr. C'est l'attitude selon laquelle il ne faudrait que toujours « positiver » car, la pub nous le matraque, « Avec Carrefour je positive ». Ce béni-oui-ouisme que je nomme ici le positivisme est l'une des matrices de tous les systèmes totalitaires et fondamentalistes. La critique, le contre-pouvoir, la dissidence sont interdites. Bien évidemment, ce positivisme n'est jamais présenté comme tel. Il prend toujours le masque d'une pseudo sagesse, d'un refus du conflit, d'où la mise en garde de Martin Luther King.

Voilà pourquoi je pense que la chose la plus importante de la décroissance est son caractère négatif. Soyons lucides : nous ne sauverons pas la planète. Les inerties sont telles que nous allons connaître des chocs terribles. Aujourd'hui la question fondamentale est « Pour sauver l'homme faut-il sacrifier ce qu'il a d'humain en nous ? » Je pense bien sûr que non. Encore faut-il savoir ce qui nous fait humain. Ce qui nous spécifie, nous différencie du reste de la nature. Les chrétiens diront que c'est qu'ils sont libres, c'est-à-dire que nous sommes capables d'exercer leur liberté de choix.

Au delà de la problématique écologique elle-même, l'objecteur de croissance est celui qui dit non à l'injonction à la croissance. C'est pour cela que la décroissance est un mot qui « fraye un nouvel imaginaire ». C'est un mot de dissensus. Il est donc profondément politique au sens de démocratique. C'est un mot qui crée un clivage nécessaire à la mise en place d'un débat.

Notre société met en place de nombreuses stratégies d'évitement face à ce mot. Je pense par exemple au concept anglo-américain de « transition » ou de celui plus français de « sobriété heureuse ». Ces concepts sont présentés comme « plus positifs » que la décroissance. C'est bien le problème. Malgré toutes les excellentes initiatives qui sont menées sous ces termes, ces concepts dépolitisent les débats. Ce n'est pas un hasard si le milliardaire Jean-Louis Borloo les reprend avec tant d'empressement pour inviter par exemple tous les Français à la sobriété heureuse. Dans le même temps bien sûr, le

conseiller de Bernard Tapie caricature et dénigre les thèses des objecteurs de croissance.

Le non ouvre au discernement, à la différenciation, au débat. Les tensions peuvent s'exprimer. La thèse peut se déployer face à l'antithèse. L'avocat défend face au procureur. Le pouvoir s'exerce grâce à des contre-pouvoirs. Mais on ne peut être les deux sous peine d'être totalitaire.

Bien sûr, exposer les tensions est inconfortable, sinon douloureux. Nous avons tous naturellement une propension à chercher à éviter ces tensions, à aller vers cette « paix négative » évoquée par Martin Luther King. Mais cette paix négative est le meilleur chemin vers la violence. C'est celle que promet les gourous ou les fondamentalistes de tous poils, qu'ils soient religieux mais aussi politiques ou scientifiques. Tous nous font la promesse d'un monde sans altérité, sans manque indépassable. Un monde unifié et fusionnel ici sur Terre.

C'est pourquoi le journal *La Décroissance* dénonce avec constance toutes les personnes qui proposent cette logique fusionnelle. Elles sont innombrables et notamment dans l'écologie. L'un des exemples caricatural est bien sûr Nicolas Hulot. L'idée de s'opposer aux multinationales lui est étrangère, pas seulement parce qu'elles le financent, mais parce que sa démarche est profondément fusionnelle. L'idée des rapports de force échappe au présentateur de TF1. C'est bien sûr la même chose avec Yann Arthus Bertrand. Ces personnages nous tendent une main en vous disant : « nous partageons le même combat » mais de l'autre côté, il tiennent la main des puissances politiques et économiques qui portent les stratégies qui sont la cause de la catastrophe. Je pense aussi à des personnalités comme Patrick Viveret à Lyon et de ses Dialogues en humanités. D'un côté il nous tend la main en disant que nous sommes tous des hommes de bonne volonté mais de l'autre il sert les intérêts d'un élu qui porte la doctrine la plus néolibérale dans son parti ou qui est si Atlantiste qu'elle a soutenu la guerre de Georges W Bush en Irak. Nous devons savoir dire non et travailler à la construction de contre-pouvoirs, ce qui ne veut pas dire être à l'extérieur du système mais pleinement dedans. Notre mensuel *La Décroissance* indépendant des pouvoirs économiques et politiques est l'un de ces contre-pouvoirs. C'est sa distance avec les pouvoirs économiques et politiques qui est la condition pour pouvoir remplir sa fonction et travailler à la transformation de la société.

Le combat le plus important se mène là, contre ceux que Martin Luther King appelait les « réalistes », c'est-à-dire contre ceux qui empêchent les tensions d'être exposées et ainsi le débat de se déployer. Georges Bernanos affirmait que (je cite) : « **Le Réalisme est précisément le bon sens des salauds.** »

Dire non, c'est aussi fixer une limite. C'est d'abord fixer une limite au débat lui-même. Certain propos ne seront pas acceptés comme les insultes. La limite au débat est aussi sa condition. Dire non c'est aujourd'hui une urgence en matière de bioéthique face à tous les délires scientistes.

Les philosophes médiatiques, je ne citerai qu'un seul exemple en la personne d'André Comte-Spomville, a martelé l'idée selon laquelle l'argent serait, non pas immoral, c'est-à-dire contraire à la morale, mais amoral ; sans morale. C'est oublier que l'argent comme la technique ont leur logique propre : c'est celle de la loi du plus fort. En nous soumettant à la logique de l'argent, de la technique ou de la nature nous sommes non plus dans l'amoral mais dans l'immoral car nous sommes dotés d'une conscience.

Le philosophe Dany Robert-Dufour nous rappelle que pour Sade la position du pervers est non pas celle de l'actif celle de l'amorphisme. Il lui faut laisser passer en lui le grand flux de matière, de nature, sans lui poser de limites. On retrouve ici la thèse de la

tyrannie du plaisir développée par le journaliste Jean-Claude Guillebaud. Le néolibéralisme fonctionne sur cette même logique. C'est aussi une logique du laisser-faire, de la déresponsabilisation. On se laisse entraîner par le courant. Or nous savons que la perversité comme la cupidité ont pour caractéristique commune d'être insatiable. Le pervers devra être toujours pervers pour satisfaire son vice. Le riche ne se satisfera jamais de son magot.

Jean-Claude Barrault m'avait frappé un jour à la radio en évoquant ce que l'on nomme les « films d'actions ». L'écrivain affirmait qu'il n'y avait nulle part moins d'action que dans ces films. Pourquoi ? Simplement parce que les hommes s'y laissent aller sans limites à leurs pulsions violentes. L'homme d'action devrait être désigné comme celui qui ne laisse pas aller à sa violence instinctive.

Je pense aussi à la philosophe très citée Hannah Arendt. Elle nous rappelait que l'individu le plus efficace pour contribuer à l'édification d'un système totalitaire est non pas le fanatique mais le « a-sujet ». Le « a-sujet » c'est celui qui ne fait qu'obéir et cantonne la morale à la sphère privée. On retrouve là la logique du productivisme : un système qui à sa logique propre à laquelle obéissent bien sagement des petits soldats dans les entreprises qui se pensent les meilleurs hommes du monde. Hannah Arendt nous rappelle que ne rien dire c'est dire oui.

Dans son remarquable ouvrage « un monde sans limites », le psychiatre belge Jean-Pierre Lebrun, décrit au travers de ses observations de praticien cette impossibilité des individus produits par notre monde à se fixer des limites symboliques. Il décrit une société à l'image d'une personne qui ne s'arrêterait de manger que lorsqu'elle aurait dévoré tout ce qui trouve dans son garde-manger. Le prêtre et philosophe français Maurice Bellet dit de cette société actuelle, qu'elle s'appuie sur deux principes : « **Le principe technologique – "Tout ce qui est possible, nous le ferons" - et le principe économique – "Tout ce qui nous fait envie, nous l'aurons" ».**

Dans les sociétés traditionnelles nous entendons régulièrement parler l'idée de « montagne sacrée ». La montagne sacrée c'est la montagne sur laquelle on peut aller mais sur laquelle on ne va pas. On n'y va pas sauf le Blanc qui arrive avec son expédition. Bien entendu l'occidental regarde avec condescendance l'autochtone et ses idées arriérées. Pourtant, si on y regarde bien, cette idée n'était pas si arriérée que ça car elle avait pour fonction d'exprimer la notion de limite symbolique.

En psychanalyse, le rôle symbolique du père est celui de tiers séparateur, donc de celui qui pose la limite. C'est en disant à son fils : « Ta maman est ma femme et tu ne pourras en être amoureux », que le père permet à son enfant de redéployer son désir vers les autres femmes.

Je veux citer ici Serge non pas Latouche mais Lellouche, un objecteur de croissance. Il écrit : « **En réhabilitant la question des limites, ils [les objecteurs de croissance] réhabilitent le père, comme celui qui, par la limite posée à l'enfant, lui signale la loi. La réhabilitation du père n'est évidemment pas, comme s'empresseront de le clamer les éternels semeurs de confusion, réhabilitation "réac" du vieux modèle patriarcal de domination paternelle et masculine. Elle est retour à un équilibre et à une différenciation des rôles paternels et maternels, haïe par les petits révoltés infantiles de l'indifférenciation de tout (homme/femme, adulte/enfant,...).** » Avec Serge Lellouche, je crains qu'à force de vouloir à juste titre rejeter le patriarcat, notre société ait en même temps rejeté le père symbolique. La limite est confondue avec l'autorité elle-même comprise comme sa déviance l'autoritarisme.

Les objecteurs de croissance évoquent souvent l'hubris, c'est à dire la démesure chez les Grecs anciens, qui était pour eux la faute majeure. La limite donc est la condition de la

liberté. Nous en avons longuement parlé dans ce laboratoire. Cette démesure, ce sans limite dans lequel a sombré notre société est bien le cœur de notre problème. Quand nous critiquons le capitalisme, nous n'interrogeons pas seulement un choix économique car le capitalisme est d'abord un choix anthropologique : celui d'une société ou le capital, l'argent, est au centre. De la même manière quand les objecteurs de croissance refusent le modèle de la croissance, ce n'est pas seulement ce modèle économique qu'ils remettent en cause, c'est en premier lieu parce qu'il porte un choix anthropologique : celui d'un monde sans limites. Ce monde sans limites c'est aussi celui de l'indifférenciation qui conduit à la barbarie.

Connaître ses limites, c'est aussi se comprendre comme faible. C'est comprendre que notre humanité repose sur un manque, que c'est cette part de nous qui nous fait véritablement humain. C'est un lieu commun pour les Chrétiens que de dire que l'acceptation de cette faiblesse paradoxalement est la condition de la force. L'individu tout puissant est faible. Tous les psy savent que le travail sur soi commence par l'exploration de cette part de manque. Une part qui est la plus douloureuse bien entendu. De la même manière, tous les systèmes se redéploient à partir de leur impasse majeure. Nous pouvons dire que l'impossibilité de la croissance infinie est l'aporie majeure de notre système. Voilà pourquoi notre société fait tout pour en faire le déni, qu'elle le refoule de mille manières notamment en maquillant les mots.

Et l'Eglise dans tout cela ? Comme toute institution, l'Eglise est une représentation. Comme tous les tiers, à commencer par le verbe, elle est « souillée » c'est à dire imparfaite. Comme toute institution qui veut vivre, elle doit être investie pour être transformée et ne pas se scléroser. Les institutions actuelles qui traduisent la doctrine politique de l'Eglise sont aux mains de classes possédantes. Si nous observons la composition sociale des Semaines sociales de l'Eglise nous nous trouvons bien loin d'une vérité évangélique qui devrait venir des « pauvres et des gens simples ». La tribune est davantage constituée de banquiers que de paysans ou de cordonniers. De surcroît, les instances dites sociales de l'église sont financées par des personnalités comme Gérard Mulliez, le propriétaire de la chaînes d'hypermarchés Auchan et autres franchises. De là découle une ligne idéologique que l'on peut qualifier du « capitalisme charitable ». Cette perspective n'est pas très loin de celle du développement durable ou de la « croissance verte ». Pour prendre une image à peine caricaturale je pense à ces jeunes prêtres du diocèse de Versailles qui organisent la « Padre cup ». Ils font des sports mécaniques sur un circuit en expliquant donner ainsi une image moderne de la religion et reverse un euro à chaque tour pour les bonnes œuvres.

La position officielle de l'Eglise sur l'écologie nous est donnée par Elena Lasida qui dirige la commission « Justice et Paix ». Madame Lassida écrit : « **La décroissance n'est pas une solution, car ce n'est pas l'ensemble de la croissance qui menace l'environnement et l'avenir de l'humanité, mais quelques-unes seulement de ses composantes. (...) En fait, croissance et décroissance demeurent prisonnières d'une même logique, celle d'une représentation quantitative du développement humain.** » Le titre de l'ouvrage conduit par madame Lassida est révélateur : **Oser un nouveau développement - Au-delà de la croissance et de la décroissance.** Bref, au delà de la croissance et de la décroissance il y aurait... la croissance bien sûr. Bien sûr, cette croissance est définie comme propre, soutenable, etc. Cette perspective est à nouveau du développement durable. Il s'agit d'accompagner le mouvement et non de dire... non.

Des fois cette position est caricaturale comme nous la délivrait dernièrement Jean-Pierre Chaussade. Ce diacre a été nommé : « spécialiste des questions d'écologie et

d'environnement auprès d'un groupe de travail épiscopal présidé par l'évêque de Troyes
» 7-1-2011. Jean-Pierre Chaussade répondait ainsi dernièrement à un journal sur la
question du nucléaire (je cite) : « **On peut se demander si les opposants [au
nucléaire] recherchent vraiment la vérité et les solutions au problème des
déchets. En fait, ce débat est scientifique et ne relève pas de la morale, si c'était de
l'Éthique l'Église se prononcerait. (...) Je ne vois pas les élus accepter ce genre de
dossier s'il y avait des risques importants.** » Précisons que Jean-Pierre Chaussade à
été l'un des grands promoteurs et bâtisseur du nucléaire français.

Pour conclure je dirai que l'Église de France produit de très bons textes sur le
changement des modes de vie. La difficulté vient toujours du passage au collectif, ce qui
pourtant est essentiel comme le rappelait Hannah Arendt. Demander aux individus de
pratiquer la simplicité volontaire tout en se réclamant à l'échelle collective du
développement économique fut-il durable ou de la croissance fut-elle verte n'est pas
cohérent, et fait bien entendu le jeu du productivisme. Personnellement je pense que
l'étonnement devrait venir de ce que les chrétiens ne s'engagent pas davantage dans
l'objection de croissance tant elle semble évidente au regard de la morale chrétienne.
Mais cela s'explique comme nous l'avons dit pour des raisons politique et sociales
interne à l'Église. Force est de constater que l'Église est actuellement davantage dans
une logique d'accompagnement du capitalisme et du productivisme que dans logique de
dissidence et de résistance. Pourtant, cela ne devrait-il pas être son rôle ?

Vincent Cheynet, 12 février 2011